

Editions 10h59

Roger Faindt

10h59

Henry Gunther, le dernier soldat américain tombé sur le sol français en 1918

**D COUVREZ LA PLUS TRAGIQUE HISTOIRE
DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE**

Roman

Avertissement

« 10h59 » est inspiré de faits réels. Les personnages cités sous leur véritable identité ont existé et ont combattu sur le front de la Meuse en 1918. Henry Gunther, né le 5 juin 1895 à Baltimore aux Etats-Unis, est tué le 11 novembre 1918 à 10h59, une minute avant la fin de la guerre. Cette réalité accréditée par des documents officiels renforce la tragédie de cette histoire romanesque et se fond avec la fiction.

« Un roman est de l’histoire qui aurait pu être. Certains événements décrits dans ce livre auraient pu exister si l’histoire avait pivoté, ne fût-ce que légèrement, sur son axe. »

Emprunt de la postface du livre « Et Nietzsche a pleuré » de Irvin Yalom.

J’ai voyagé plusieurs mois avec Henry Gunther. Il me guidait. Je lui invente un frère allemand et j’apprends qu’à Romagne sous Montfaucon est enterré un soldat allemand dont le frère était américain.

Rennie Wilton avance la montre d’Henry de dix minutes, le précipitant vers son destin, et je découvre dans l’ouvrage de R.-G. Nobécourt :

« L’année du 11 novembre (1918) », Éditions Robert Laffont, 1968, que l’Armistice fut signé à 5h10. Pour des raisons de mémorisation et de lisibilité, il sera décidé d’anticiper de 10 minutes l’heure exacte de la signature de l’Armistice. Un chiffre rond pour simplifier l’addition, faciliter l’exécution de l’arrêt des hostilités, soit 11 heures... et, telle une ironie dramatique, sauver quelques vies.

Henry Gunther est mort à 10h59, mais la guerre aurait dû finir à 11h10. Sa montre n’avait donc pas d’avance... et Wilton, en croyant lui faire une mauvaise farce, rétablissait la vérité historique.

Roger Faindt

À Henry Gunther et Ernest Powell, À Ernst Frahm et ses hommes
À François Meunier, Gabriel Lamarque et Auguste Guilloux
À tous leurs camarades

Roger Faindt

10h59

Côté américain. Arrière des lignes.

29 octobre 1918.

La tranchée reposait dans le silence. La tête d'Henry bourdonnait encore du bruit des batteries en action. Il s'étonnait de cette tranquillité que le déclin du jour apportait. Ni vent ni pluie, seulement cette mystérieuse brume violette qui décollait l'horizon en cherchant le rouge sanglant du soleil. Un pâle rayon de soleil parut entre les nuages. Henry le vit fendre la masse sombre de la plaine avant de s'accrocher à la paroi de la tranchée. Il vibrait de toute sa lumière en cherchant le repos dans les fissures de la terre. Il caressa Henry en chassant la chaleur humide qui pénétrait sous son manteau. Il disparut subitement, effacé par les bruits de pas et de voix assourdies qui approchaient. Un groupe de prisonniers allemands, accompagnés de trois soldats français, venait d'investir l'espace creusé par l'explosion d'un obus face à l'abri du sergent Powell. Henry les compta. Ils étaient douze grands et beaux garçons aux visages fatigués, aux yeux rouges. Leurs vêtements et leurs bottes étaient enduits de glaise jaunâtre. Ils avaient piètre allure, mais coiffés de leurs bonnets ronds, ils paraissaient sympathiques. Seul un lieutenant, un robuste gaillard au visage glacial, le regard pâle, dur, portait la tête haute en regardant fixement le sergent Powell qui discutait avec un sergent français. Ce dernier, la pipe entre les dents, tentait par gestes de se faire comprendre. Ses camarades, l'air insouciant, patientaient aux côtés des prisonniers dont certains s'étaient assis.

C'était la première fois qu'Henry voyait des prisonniers allemands. Ils avaient tous quelque chose dans le regard, comme une lumière, qui les unissait. Henry ne se sentait pas étranger en leur présence. Il les avait entendus parler entre eux. Un timbre de voix, des mots qui avaient pénétré son cœur en lui rappelant l'idiome de son grand-père. Henry s'approcha de l'un d'eux. Un très jeune garçon au visage agréable, plein de malice. Henry le trouvait rigolo avec son béret placé sur l'arrière de la tête qui lui dégageait le front. Le jeune prisonnier le regarda comme s'il eût deviné la tempête qui le faisait tanguer. Un feu pâle brûlait dans ses yeux d'enfant étonné qui semblaient lui lancer un défi. Henry le releva et s'approcha malgré les ordres qui interdisaient de parler aux prisonniers. Le sergent Powell feignit de ne rien voir. Henry regardait ces hommes, ses frères, qu'il trouvait aussi misérables qu'eux. Des hommes disgraciés, humiliés dans leur obsédante douleur à vivre qu'il portait désormais comme un fardeau. Des vies qui étaient meurtries dans l'espace élargi de la tranchée où ils avaient été parqués. Encore perdus dans le tumulte du champ de bataille ou peut-être déjà dans la lumière de l'aube de la paix, ils attendaient, silencieux. Henry devinait qu'ils étaient présents sans l'être vraiment. Leurs visages portaient encore les stigmates du tonnerre de la guerre, mais leurs yeux brillaient de leurs pensées de paix comme éclosait l'aurore. Le

jeune Allemand l'observait avec sur les lèvres les mots qu'il ne pouvait dire sans rompre quelque chose, sans torturer son cœur et ceux de ses camarades. Quelque chose détachée de lui et qui cherchait l'autre pour une confiance. Henry lui toucha le bras et lui offrit sa ration de tabac.

– Merci, merci beaucoup, répondit le jeune prisonnier en souriant.

– Tout se passera bien, n'ayez pas peur, rassura Henry en parlant allemand.

Plusieurs prisonniers levèrent la tête et dévisagèrent Henry, l'air intrigué. Visiblement, ils s'interrogeaient. Qui était-il pour s'exprimer si correctement en allemand et presque sans accent en présence d'officiers ? Le plus ancien de la bande, un moustachu aux yeux vifs, le menton creusé d'une profonde fossette, chuchota quelques mots à l'oreille d'un camarade et les deux hommes se mirent à ricaner doucement. Le jeune Allemand parut gêné.

– Vous parlez allemand ? demanda-t-il comme s'il eût voulu détourner l'attention d'Henry.

– Mon grand-père était de Rastatt.

– Dans le grand-duché de Bade...

– Vous connaissez ?

Le jeune prisonnier hocha la tête en souriant et ajouta :

– Mon père avait des cousins à Landau. Nous y sommes allés quelquefois quand j'étais gamin.

Henry sourit et tendit son briquet au jeune Allemand qui avait fiché une cigarette au coin de sa bouche. Il le regardait fumer tout en pensant à la ville de Rastatt dont son grand-père lui avait si souvent parlé. Il l'imaginait entourée de forêts de bois blancs, rosés, aux troncs graciles, aux feuillages habités de ces tendres couleurs qui épousaient la fin de l'été. Il était encore là-bas avec son aïeul quand les officiers se saluèrent et qu'il releva la tête pour s'effrayer des gros nuages noirs qui écrasaient le ciel dans la tranchée. Rapidement, les prisonniers passèrent aux mains des militaires américains. D'un mouvement latéral de son fusil, l'un d'eux leur fit comprendre d'avancer. La petite troupe s'ébranla lentement, en silence. Le jeune Allemand fut le dernier à partir. Il fit un signe discret de la main à Henry en s'éloignant et passa sa cigarette à un camarade.

– Tu viens, Manfred ! l'interpella l'un des prisonniers que son attitude indisposait.

À quelques mètres de là, trois soldats américains avaient assisté à la scène. Trois hommes que le capitaine Barton venait d'affecter à la section du sergent Powell pour combler les pertes. L'un d'eux suivait Henry du regard en se questionnant, en cherchant dans sa mémoire à lier le passé au présent.

– Je croyais que c'était interdit de causer aux boches, s'étonna Bell.

– Ça l'est, confirma Parker.

– De plus en allemand... souligna Bell.

– Il leur a parlé en allemand ? s'inquiéta le soldat que ses

camarades appelaient Rennie.

– Un boche parmi nous, ce n'est pas le premier ! s'exclama Parker qui rappelait qu'un grand nombre de leurs camarades étaient d'ascendance allemande.

Une situation qui avait contraint les autorités américaines à interdire rapidement les contacts entre leurs troupes et les prisonniers de guerre allemands. De nombreux soldats américains d'origine allemande avaient fraternisé avec des prisonniers en leur rappelant qu'ils n'éprouvaient aucune haine contre eux et qu'ils faisaient la guerre parce qu'ils y avaient été contraints. Plusieurs lettres de prisonniers allemands, décrivant favorablement les Américains, avaient d'ailleurs été censurées.

– J'ai déjà vu ce type quelque part, mais où ? s'interrogea Rennie Wilton en faisant sa moue de garçon belliqueux.

– Il a dû embarquer avec nous, suggéra Bell.

Rennie Wilton ne répondit pas. Les yeux rivés sur Henry, la lèvre supérieure relevée, il ressemblait à un chien qui s'apprêtait à mordre.

– Peut-être en Virginie, lança Parker en citant l'État où résidait la famille de Rennie Wilton, éleveurs de père en fils.

– Ce n'est pas un éleveur ; il a les mains trop blanches, releva ce dernier avec dédain.

– T'aurais dû demander aux Français, répondit Parker qui savait que Rennie Wilton parlait la langue de Molière.

– C'est vrai qu'il a des mains de fonctionnaire, confirma Bell lorsque Henry passa devant eux pour rejoindre son gourbi.

– Encore un bureaucrate, clama Rennie Wilton.

Henry se retourna. Les deux hommes se reconnurent au même instant. Rennie Wilton, les yeux en lames de couteaux, l'ombre absurde de la haine sur son visage crispé, hurla :

– Baltimore... La Banque Nationale, voilà où j'ai vu ce salopard qui offre son tabac aux boches.

Henry haussa les épaules en feignant l'indifférence, mais les paroles de son nouveau camarade l'avaient blessé. Des paroles insultantes, injustes, qui ravivaient le passé et les souvenirs des derniers jours avant son départ. Des événements qui l'avaient marqué comme une bête tatouée au fer rouge.

Henry passa le reste de la journée avec le visage haineux de Rennie Wilton dans la tête. Un visage qui s'était mêlé au fil des heures à celui de son père comme une trace gluante de limace sur une feuille. Un père qu'Henry revit ivre et titubant. Un père transparent et à travers lui, en relief et comme emprisonné derrière les inscriptions xénophobes qui avaient souillé la maison, le doux regard de sa mère. Un regard sans visage, imprimé dans son esprit et dans son cœur, pour animer la photographie que lui avait donnée son grand-père et qu'il conservait précieusement dans son portefeuille comme un talisman.

Côté américain.

Le soir du même jour.

La nuit était tombée avec le vent pour laisser place à la pluie. Elle chantait doucement sur la terre, les pierres et les sacs de sable. Les hommes l'entendaient, car le bruit sourd du canon s'était tu.

Le sergent Powell salua un téléphoniste, essuya son front mouillé du revers de la main et descendit dans la sape où les hommes de son escouade se reposaient. La faible lueur d'une cartouche de stéarine éclairait l'abri. Le soldat John ronflait bruyamment près de l'entrée, la tête entre les casques et les cartouchières. Morgan, Crowley et Wilton discutaient à voix basse autour de la lumière. Parker, Bell, Bradley et Henry étaient allongés pêle-mêle et cherchaient le sommeil.

– Nous avons reçu l'ordre de garder les prisonniers ; les camions n'arriveront que demain... Il faut relever Dayle. Qui commence ? demanda le sergent Powell.

Les hommes remuèrent, grognèrent.

- Par ce temps, ils l'ont fait exprès, rouspéta Crowley.
- Les ordres sont les ordres, rappela le sergent Powell.
- C'est un coup des Français, Sergent ! lança Morgan en

souriant.

Parker avait caché son visage sous sa couverture pour ne pas voir la lumière lorsqu'il s'était mis sur le dos. Sa voix parvint étouffée :

- C'est pour ça qu'ils étaient pressés de nous les refile.
- Organisez-vous. Il faut relever Dayle et ceux qui suivront toutes les heures, ordonna le sergent Powell en quittant l'abri.
- Les salauds ! Nous empêcher de dormir pour des boches...
- Qui a dit ça ? coupa le sergent Powell qui fit demi-tour.

Les conversations cessèrent.

– C'est toi, Rennie ? devina ce dernier qui avait reconnu la voix de son camarade.

Personne ne répondit. Seul le ronflement lent et régulier du soldat John résonnait dans la sape.

- Tu commenceras, Rennie ! décida le sergent Powell.
- Pourquoi moi ?
- Tu préfères qu'on te réveille ? menaça le sergent Powell.

Rennie Wilson grogna sous les regards amusés de ses camarades.

Henry se redressa, s'adossa sur le mur, remonta ses genoux, sa couverture sur les épaules et fixa une bougie sur la pointe d'une baïonnette qu'il planta dans le sol. Il sortit son petit carnet de sa poche, l'ouvrit et se mit à dessiner. Rennie Wilton le regardait d'un air goguenard, avec l'envie de dire quelque chose pour lui faire du mal.

– On en ferait des macchabées, ça serait plus facile, clama celui-ci en ricanant.

Henry leva le nez. Les regards des deux hommes se croisèrent.

– Loin d’ici, alors, si tu ne veux pas qu’ils empuantissent notre gagna, rit Parker par-dessous sa couverture.

– De la charogne avec leur odeur d’oignon et de poix, faudra déguerpir, se moqua Bell qui ne dormait pas.

– Un coup de mitraille dans le tas pour boucher la fosse des Français qui renifle jusqu’ici lorsque le vent tourne, insista Rennie Wilton. Le cœur d’Henry battait fort, mais il se contenait pour ne pas hurler à Wilton de se taire. Henry avait fait partie du groupe désigné par le capitaine Barton pour inhumer à la hâte plusieurs camarades décédés suite à de graves blessures, d’où le sang coulait encore. La tâche l’avait marqué et les images de ces instants le hantaient. Envisager de tuer ces prisonniers allemands et entendre leurs corps tomber lugubrement côte à côte en rendant un souffle étouffé, comme un soupir, lui était insupportable. Crowley remarqua son malaise et demanda :

– C’est ton journal ?

– Un carnet de croquis.

Crowley tendit la main pour le voir. Henry le lui donna.

– Je dessine des meubles pour mon grand-père ; il est menuisier. Crowley hocha la tête sous l’œil agacé de Wilton.

Côté américain.

Dans la nuit du 29 au 30 octobre 1918.

Afin de ne pas hacher le sommeil de chacun, il avait été décidé qu'au tour de garde des prisonniers suivrait celui au poste d'écoute. Un refuge sans parapet, sans élévation de terre pouvant être repérée par l'ennemi, situé à une dizaine de mètres en avant de la tranchée et relié à elle par un boyau. Deux sentinelles, relevées par moitié toutes les heures, en assuraient la garde pendant deux heures. Le temps pour garder les prisonniers s'ajoutait et les hommes, après avoir contesté, s'étaient résignés à s'organiser. Charge à chacun de réveiller le suivant pour que les postes se succèdent sans interruption. Ce fut le soldat John qui prévint Henry en le touchant du pied.

– Henry, c'est ton tour... murmura-t-il.

Henry s'étira en dégageant sa couverture et bâilla. John était déjà parti reprendre sa place au poste d'écoute. Il achevait ses heures de surveillance et il était impatient qu'Henry remplaçât Bell qui gardait les prisonniers afin que ce dernier le relevât. Henry se leva rapidement et s'habilla chaudement. Il boutonna sa veste, en releva le col et noua ses chaussures. Après avoir rangé sa couverture, il prit son fusil et sortit.

Bell éteignit sa cigarette dès qu'il l'aperçut. Il le salua d'un signe de main et quitta la pierre sur laquelle il était assis.

– Rien à signaler ? demanda Henry en s'approchant des prisonniers.

Bell regarda les Allemands enroulés dans leur couverture à même le sol, serrés les uns contre les autres pour avoir chaud, et répondit :

– Rien. Ils sont tous là, vautrés comme des cochons.

Henry s'approcha de son camarade.

– Dire qu'on se tape une heure de plus à cause de ces salauds, ronchonna Bell en ramassant son sac.

Henry ne répondit pas. Il regarda Bell ranger ses affaires et s'engager dans le boyau qui menait à la tranchée. Il le vit de nouveau allumer une cigarette malgré l'interdiction. Henry le suivit des yeux jusqu'à ce que sa silhouette se fondît dans la nuit, jusqu'à ce qu'il ne vît plus le point rouge de son mégot jeter ses fugaces lueurs. Henry resta un long moment debout à regarder l'obscurité, à chercher le vent qui le séparait d'elle avec son souffle humide. L'air avait le parfum de celui qui rafraîchissait Baltimore quand l'orage s'annonçait. À cette pensée, Henry sentit la mélancolie le gagner. Elle avait la tendresse du pays, des souvenirs. Elle donnait de la couleur à la nuit avec l'envie de recommencer la vie. Je vous aime tous, pensa-t-il. Je vous aimerai jusqu'à la fin de mes jours. Grâce à toi, papou, j'ai aimé l'Allemagne et j'ai été heureux. Je ne voudrais pas me renier en haïssant ces hommes qui dorment à côté de moi. J'aimerais leur parler, car c'est une nuit calme pour parler. Je crois que je préférerais mourir que de

voir mon amour se tarir et le soleil de mes rêves de jeunesse s'éteindre. Ceux qui ont décidé de faire la guerre voudraient que je change en la faisant. Pourquoi devrais-je détester ces hommes dont la couleur de la langue éclaire mes veines ? Pourquoi ?

Henry s'approcha de nouveau des prisonniers. L'un d'eux avait enlevé ses bottes. Un pansement enroulait sa jambe droite juste au-dessous du genou. Le dernier du rang se mit à tousser. Il leva la tête au passage d'Henry.

– Ton tabac était bon, rappela doucement le jeune Manfred.

– Tu m'as reconnu ? s'étonna Henry en parlant allemand.

– On n'a pas besoin des yeux pour reconnaître les gens qui ont du cœur, répondit Manfred en souriant.

Henry s'agenouilla à ses côtés et chercha son regard dans l'obscurité. Le voile de la nuit le vieillissait un peu, mais c'était bien lui avec ses yeux couleur de cendre et son visage de gamin étonné.

– Pour toi, la guerre est finie, maintenant, répliqua Henry avec maladresse.

– Aimerais-tu la finir prisonnier ? le dévisagea Manfred.

Henry mentit pour ne pas avouer à Manfred qu'il enviait sa situation :

– Il faudrait que j'aie choisi de la faire pour avoir idée de comment la terminer.

– Que feras-tu après la guerre ?

– Je visiterai l'Allemagne.

– Tu visiteras l'Allemagne ! reprit Manfred que la réponse d'Henry comblait de joie.

– Le pays de mon grand-père...

– Rastatt.

Henry hochait la tête.

– L'Allemagne est un beau et grand pays, osa Manfred, l'air pensif.

Henry ne répondit pas. Il entendait son grand-père lui parler du Vaterland.

– Si tu viens, promets-moi de passer me voir. Manfred Hiller, 56 grande rue à Füssen. Tu t'en souviendras ?

Face au silence d'Henry, Manfred répéta :

– Manfred Hiller à Füssen... C'est en Bavière.

Henry extirpa des cigarettes et des biscuits de ses poches et les offrit au jeune prisonnier.

– Merci... remercia ce dernier avec, dans le ton de la voix, l'expression du regard, l'envie de sceller l'amitié.

Il prit la main d'Henry et la lui serra fort. Ce dernier s'échappa pour s'asseoir sur la pierre que Bell avait occupée. Il resta un long moment à regarder la nuit, à penser aux prisonniers, avant de cligner des paupières, de piquer du nez et de s'endormir.

Le bruit qui l'avait réveillé d'un sursaut venait de la plaine où la vie et la mort se chamaillaient constamment. Henry se leva, regarda du côté des prisonniers sans les compter, puis droit devant lui. Le vent avait chassé les nuages et la nuit s'était éclaircie. La lune éclairait la plaine et le bord creux

des entonnoirs qui liaient les premières lignes de tranchées entre elles. Deux silhouettes d'hommes découpaient son reflet sur la terre labourée et gemmée de débris ferreux. Elles zigzaguaient entre les obstacles comme des chiens errants. Elles fuyaient vers le nord-ouest, côté allemand. Henry compta les prisonniers et comprit. Manfred et l'homme qui était allongé à ses côtés s'étaient échappés. Henry prit son arme, l'épaula, avec en lui cette lumière lunaire qui ravivait la lumière de l'homme. Il ne tira pas et laissa les deux prisonniers disparaître rapidement sous l'ombre de la nuit. Henry avait refusé de souscrire au meurtre et de tuer son humanité en confisquant la vie de ces soldats désarmés. Au loin, quelques coups de feu les cherchèrent, puis ce fut de nouveau le silence.



Roger Faïndt

10h59

France, novembre 1918. Offensive Meuse-Argonne. Un jeune américain de 23 ans d'origine allemande, Henry Gunther, se lie d'amitié avec un soldat français. Les deux hommes se retrouvent en plein combat au cœur d'une tranchée et sauvent la vie d'un soldat allemand qui se révèle être le demi-frère d'Henry. Les trois hommes parlent allemand et fraternisent. Découvrez l'une des plus tragiques histoires de la Première Guerre mondiale et les derniers instants d'un groupe de soldats américains, allemands et français avant l'Armistice.

Henry Gunther est le dernier soldat américain tué sur le sol français...
une minute avant la fin du premier conflit mondial.

Poursuivez la d **couverte** sur internet : www.10h59.com